



HAL
open science

Un cri pour la liberté de pensée : Shôgun, un texte d'Akutagawa inédit en français

Makiko Tsuchiya-Matalon

► **To cite this version:**

Makiko Tsuchiya-Matalon. Un cri pour la liberté de pensée : Shôgun, un texte d'Akutagawa inédit en français. Impressions d'Extrême-Orient, 2016. hal-01755512

HAL Id: hal-01755512

<https://amu.hal.science/hal-01755512>

Submitted on 30 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un cri pour la liberté de pensée : *Shôgun*, un texte d'Akutagawa inédit en français

Makiko Matalon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ideo/488>

ISSN : 2107-027X

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Makiko Matalon, « Un cri pour la liberté de pensée : *Shôgun*, un texte d'Akutagawa inédit en français », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 02 décembre 2016, consulté le 30 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/ideo/488>

Ce document a été généré automatiquement le 30 mars 2018.



Les contenus de la revue *Impressions d'Extrême-Orient* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Un cri pour la liberté de pensée : *Shôgun*, un texte d'Akutagawa inédit en français

Makiko Matalon

Shôgun d'Akutagawa Ryûnosuke

- ¹ *Shôgun* 将軍, ou *Le Général*, est une nouvelle écrite en 1921 par Akutagawa Ryûnosuke 芥川龍之介, l'un des auteurs japonais les plus emblématiques de l'époque Taishô (1912-1926). Contrairement aux œuvres les plus connues d'Akutagawa telles que *Rashômon* 羅生門, *Hana* 鼻, *Kappa* 河童, etc., *Shôgun* n'est pas fréquemment lue, et n'a jamais été traduite en français. La raison en est que, d'une part, cette nouvelle a été fortement désapprouvée par la critique à l'époque de sa parution, et d'autre part, elle a été ignorée ensuite pendant de longues années par les critiques japonais ; par ailleurs, le texte est tombé sous le coup de la censure de l'époque, et des mots et des phrases ont été remplacés par des croix lors de sa publication. Comme l'original est perdu, nous ne pouvons plus savoir ce qu'a véritablement écrit l'auteur, ce qui rend évidemment l'œuvre difficile à interpréter.
- La nouvelle est publiée en janvier 1922 dans la revue *Kaizô* 改造 sous le titre *Shôgun*, que l'on peut traduire littéralement par « Le Général ». C'est une nouvelle constituée de quatre épisodes indépendants, ayant des personnages principaux différents de par leur milieu social, mais liés par leur rapport à ce général qui rappelle le général Nogi, icône du serviteur fidèle de l'empereur Meiji. Le général Nogi est le héros de la guerre russo-japonaise de 1904-1905. Il s'avère très populaire au Japon et est connu pour s'être suicidé au lendemain du décès de l'empereur Meiji, à l'instar du fidèle samouraï¹ qui accompagne son maître dans la mort, ce qui représente l'idéal de l'esprit guerrier de l'époque féodale du Japon. La mort de l'empereur signe l'arrivée d'une nouvelle ère, l'ère Taishô, qui sera connue comme la « belle époque », où fleurit l'épanouissement culturel apporté par l'humanisme occidental et où évolue le mouvement démocratique dans la société.

Akutagawa Ryûnosuke demeure un écrivain représentatif de cette époque, un intellectuel nourri à la fois par la culture occidentale et par la culture classique de la Chine et du Japon. Toutefois, l'époque Taishô est également celle des contradictions, car en même temps que la société évolue vers la démocratie dans laquelle s'épanouit la littérature prolétarienne, l'impérialisme japonais se renforce. À partir de 1918, le Japon se montre de plus en plus ambitieux vis-à-vis du continent. Dans le cadre de la propagande du militarisme japonais, la personnalité du général Nogi est utilisée, et alors il est respecté comme un dieu guerrier (*gunshin* 軍神)². Dans ce contexte, la plupart des textes évoquent l'image d'un Nogi loyal et patriarcal. Or, dans *Shôgun*, Akutagawa dresse le portrait peu flatteur d'un général à la fois cruel, moraliste, sans humour et enfantin, bien que possédant un charisme exceptionnel.

- 3 Les trois premiers chapitres de la nouvelle d'Akutagawa évoquent les actions et les pensées d'êtres humains complexes en situation de guerre, et le texte reflète une certaine vérité humaine, sinon une véracité historique. Car au-delà du bien et du mal éthiques, l'écrivain cherche à esquisser l'essence humaine qui se manifeste dans certaines circonstances, comme il le fait dans d'autres nouvelles. À sa sortie, *Shôgun* « dérangeait », et la censure a obligé l'auteur à masquer certains mots. Malgré tout, Akutagawa a pu publier sa nouvelle : à l'époque (1922), la censure n'avait pas encore le pouvoir d'interdire toutes les publications dérangeantes — pouvoir qu'elle obtiendra dans les années 1930. *Shôgun* ainsi que les marques de censure qu'il porte sont un témoignage important de l'époque Taishô, au sujet de la famille impériale, de l'empereur et du système politique fondé sur le shintoïsme national (*kokkashintô* 国家神道). À partir de 1910, tous les écrivains souffrent plus ou moins de la censure, et de nombreux socialistes sont exécutés cette année-là. Tanizaki Junichirô 谷崎潤一郎, écrivain représentatif de l'époque Taishô souvent comparé à Akutagawa, souffre également de la censure à cause de ses textes érotiques que le gouverneur considère comme décadents.
- 4 Tanizaki lutte contre la censure comme Akutagawa jusqu'à 1924, mais à partir de 1925, il transforme son style de l'écriture et se penche sur les classiques de la littérature japonaise, comme *Le dit du Genji* qu'il entreprend de traduire³, alors qu'Akutagawa se tourne vers l'autodérision et écrit quelques nouvelles dont le narrateur peut être considéré comme fou, avant de se suicider en 1927. *Shôgun* est l'une des premières nouvelles pour laquelle il est censuré.
- 5 Nous⁴ avons choisi de traduire le premier chapitre — le plus touché par la censure — car il nous semble toucher à quelque chose d'éternel et d'universel, se situant entre la collectivité et l'individualité des êtres humains, et ce, quel que soit leur cadre national. Nous avons tenté de rendre intelligible les images créées par Akutagawa dans ce chapitre : des images qui font écho à la représentation de Nogi dans le chapitre IV, quatorze ans après la guerre russo-japonaise⁵. La photographie du général est partout présente au Japon et, comme un fantôme, elle incite le peuple à sacrifier sa vie pour la patrie. Dans ce sens, il nous semble que l'image pathétique du premier chapitre s'oppose à l'image de Nogi au patriotisme aveugle. Dans le chapitre IV, le lecteur découvre une discussion entre un père, ancien officier de la guerre russo-japonaise, et son fils. Le fils de l'ancien officier refuse que la photo de Nogi soit accrochée dans le salon. Ce refus symbolise vraisemblablement la revendication de l'esprit libre et démocratique de Taishô à laquelle aspire l'écrivain. Alors qu'ils se rendent compte qu'il pleut dehors, la discussion entre le père et le fils se termine paisiblement par la phrase suivante de Nakamura : « Pourvu qu'il ne tombe pas des coings... ». Cette dernière phrase symbolise à notre avis

l'inquiétude de l'écrivain à l'époque pour la vie des futurs soldats. Elle fait un écho absolument remarquable aux soldats des *Tasuki*⁶ blancs qui ont péri pendant la bataille du premier chapitre.

- 6 Quant aux mots remplacés par des croix, comme nous l'avons dit plus haut, l'original de la nouvelle est perdu⁷, nous les avons donc laissés tels qu'ils étaient en japonais en doublant leur nombre, car les phrases françaises sont généralement plus longues que les phrases japonaises en terme de caractères. En effet, même si les mots sont cachés, nous pouvons suivre le fil conducteur des phrases et il nous semble que ces mots manquants stimulent notre imagination et génèrent même une sorte de pensée féconde. Cela ne signifie pas que la censure est positive mais pour autant cela participe à l'historicité de la nouvelle. Il nous a semblé intéressant de traduire ce texte pour tenter de rendre, par la traduction, cette fécondité engendrée par le manque.
- 7 Nous souhaitons vivement que la lecture de la traduction ici proposée puisse s'avérer porteuse d'une réflexion sur la liberté de penser.

Le Général, Chapitre I : L'Unité des Tasuki blancs

- 8 Cela s'était passé le 26 novembre 1904 avant l'aube. L'unité des Tasuki blancs du ^xe régiment de la ^xe division était partie du pied du versant nord de la butte 93 pour prendre le contrôle du fort de la colline Songshu⁸.

Le sentier serpentait le long de l'ubac et, ce jour-là, la troupe marchait spécifiquement par rangées de quatre. Sur ce chemin sombre où ne poussait pas même une herbe sauvage, les soldats avançaient en silence, tenant leurs fusils de guerre bien alignés. On ne distinguait clairement que les *tasuki* blancs qui enserraient leurs épaules, tandis que le bruit de leurs pas résonnait tout bas. La scène était à n'en pas douter tragique. De fait, le capitaine M était aux commandes et, depuis qu'il avait pris la tête de la troupe, il affichait un air soucieux et ses paroles s'étaient faites rares, comme s'il était devenu une autre personne. Mais les soldats, eux, n'avaient pas perdu leur entrain habituel. C'était d'une part grâce à la force de l'âme japonaise, le *Yamatodamashii*⁹, et d'autre part grâce à la puissance du saké.

Après avoir marché quelques temps, la troupe quitta le chemin caillouteux qui sinuait le long du côté d'ombre de la colline pour déboucher sur la berge d'une rivière balayée par les vents. « Regarde derrière toi, dit Taguchi, soldat de première classe autrefois papetier, à son camarade Horio, soldat de première classe qui avait été charpentier et qu'on avait assigné à la même compagnie que lui. Ils nous font encore le salut militaire ! »

Horio se retourna : en effet, au sommet de la butte qui ressortait d'un noir profond, les silhouettes du chef de régiment et de quelques officiers apparaissaient au loin, se découpant sur le ciel qui prenait des teintes rougeâtres. Ils adressaient leurs derniers respects aux soldats des Tasuki blancs qui marchaient vers une mort certaine.

« Regarde ! C'est pas mal du tout, non ? C'est un grand honneur d'avoir été choisis pour faire partie des Tasuki blancs.

- Un honneur ? Tu parles ! fit Horio d'un ton amer alors qu'il remontait son fusil sur son épaule. On va tout droit vers la mort, tu le sais, ça ? Vu comme ça, c'est xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx¹⁰, je te le dis ! Ça doit être bien pratique pour eux, pas vrai ?

- Non, tu ne peux pas dire ça ! Dire des choses pareilles, c'est impardonnable vis-à-vis de xxxxxx !

- Crétin ! C'est pas la question, d'être pardonnable ou pas ! Quand tu achètes quelque

chose à la boutique militaire, même du saké, on ne te le vend pas seulement contre un salut, si ? »

Le soldat de première classe Taguchi ne répondit pas. Il était habitué au comportement de Horio qui aimait tenir des propos acerbes dès qu'il buvait un peu d'alcool. Cependant, Horio poursuivit sa diatribe : « Bien sûr, ils ne te disent pas qu'ils achètent ta vie contre un salut, hein ? Non, ils trouvent toujours de beaux discours convaincants : ah, c'est que xxxxxxxx ; ah, c'est pour xxxxxxxx... Mais tout ça, c'est des mensonges ! Hein, mon vieux, c'est pas vrai ? »

C'était au soldat de classe supérieure Egi que Horio s'adressait ainsi : issu lui aussi de la même compagnie, c'était un soldat calme qu'on disait ancien instituteur d'école primaire. Mais cette fois-là, le docile soldat s'enragea soudain sans qu'on sache pourquoi, et il jeta une réponse acérée au visage de son interlocuteur aux relents d'alcool : « Imbécile ! Notre rôle, c'est justement de mourir ! »

À ce moment-là, la troupe des Tasuki blancs avait déjà traversé la rivière et abordaient le versant opposé. Là, sept ou huit maisons chinoises consolidées de boue baignaient silencieusement dans la lumière de l'aube — au-dessus de leurs toits, la colline Songshu froide et brune, drapée d'une couleur de pétrole, semblait à portée de main. Une fois la troupe sortie du village, les rangées de quatre se rompirent. Après quoi, les soldats prirent la direction des positions ennemies, progressant en rampant avec leurs armes sur les routes et les chemins, avançant lentement mais sûrement.

Bien sûr, Egi rampait parmi ces soldats. Les paroles de Horio — « Quand tu achètes du saké, on ne te le vend pas seulement contre un salut ! » — faisaient écho à ce qu'il pensait au fond de lui. Cependant, lui qui parlait peu gardait résolument cette pensée pour lui-même. C'était d'ailleurs pour cela que les paroles franches de son camarade l'avaient énervé et attristé, comme si elles avaient effleuré une vieille cicatrice. Alors qu'il continuait de ramper comme une bête sauvage sur la route glacée, il pensait à ce qu'était la guerre, à ce qu'était la mort. Mais ce genre de réflexion ne lui apportait pas la moindre pensée lumineuse. Après tout, même si xxxxxxxx, la mort était un monstre à maudire. La guerre... il ne lui semblait même pas que la guerre soit un vice. Si l'on comparait la guerre au vice, ce dernier était enraciné dans les passions humaines individuelles, et il y avait là quelque chose de xxxxxxxx. Mais xxxxxxxx, ce n'était rien que xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx. D'ailleurs, lui... non, ce n'était pas seulement lui. Tous les soldats de l'unité des Tasuki blancs, près de deux mille hommes sélectionnés dans chaque division, devaient mourir, même à contrecœur, pour cette grande xxxxxx...¹¹

« Les voilà, les voilà ! Toi, tu es de quel régiment ? »

Egi regarda aux alentours. La troupe était maintenant arrivée sur le lieu de rassemblement, au pied de la colline Songshu. Là étaient déjà rassemblés les soldats de toutes les divisions, vêtus de kaki et portant le *tasuki* à l'ancienne — c'était un de ces soldats qui avait apostrophé Egi. Il était assis sur un rocher et, dans le flot de la lumière matinale, il faisait éclater un bouton sur sa joue.

« Du x^e régiment.

– Le régiment du pain¹², c'est ça ? »

Le visage d'Egi s'assombrit et il ne répondit rien à la plaisanterie.

Quelques heures plus tard, les obus des deux armées adverses filaient au-dessus du campement de l'infanterie dans d'épouvantables vrombissements. Les bombardiers de la marine japonaise de Lijiatun¹³ soulevaient régulièrement des nuages de poussière jaune sur le flanc de la colline Songshu qui se dressait sous leurs yeux. Des lumières d'un violet pâle jaillissaient alors que s'élevaient ces nuages, et la scène était encore plus dramatique

du fait qu'elle se passait pendant la journée. Cependant, les deux milles soldats de l'unité des Tasuki blancs n'avaient pas perdu leur enthousiasme habituel alors qu'ils attendaient sous les bombardements le moment où ils pourraient attaquer. Il fallait admettre que, pour ne pas être broyés par la peur, ils n'avaient d'autre moyen que de se comporter le plus joyeusement possible.

« Oh, ils tirent comme des fous ! »

Le soldat Horio regarda vers le ciel. Au même instant, un long sifflement déchira une fois de plus l'air au-dessus de sa tête. Ne pouvant s'empêcher de rentrer la tête dans les épaules carrer les épaules, il interpella son camarade Taguchi, qui se couvrait le nez d'un mouchoir pour se protéger des poussières volantes : « C'était un canon de 28 cm ! »

Taguchi eut un sourire forcé. Il rangea discrètement son mouchoir dans sa poche. Ce mouchoir lui avait été offert lors de son départ à la guerre par la geisha qu'il avait l'habitude de fréquenter, et il était bordé de broderies.

« Il fait un bruit bien différent, ce 28 cm... »

Ce disant, Taguchi se redressa avec un air consterné. Dans le même temps, de nombreux soldats avaient commencé à se dresser les uns à la suite des autres, comme s'ils en avaient reçu l'ordre. En effet, à ce moment-là, le général N, commandant en chef, s'était avancé vers eux d'un pas solennel, escorté par quelques officiers.

« Hé, silence ! Silence, dit le général d'une voix un peu rauque en contemplant leur position. C'est trop étroit ici, alors pas la peine de faire le salut militaire. Vous, vous êtes les Tasuki blancs de quel régiment ? »

Le soldat Taguchi sentit le regard du général se poser sur son visage. Ces yeux étaient suffisamment perçants pour le rendre presque aussi timide qu'une vierge.

« Nous sommes de l'infanterie du ^xe régiment, mon général.

– Bien, donne tout ce que tu as dans le ventre ! »

Le général N serra la main de Taguchi. Ensuite, son regard se posa sur Horio à qui il offrit la main droite en répétant : « Toi aussi, donne tout ce que tu as ! »

À ces mots, Horio se mit au garde-à-vous, bien droit comme si tous les muscles de son corps s'étaient durcis. Ses larges épaules, ses grandes mains, son visage rouge aux pommettes saillantes : ses caractéristiques physiques semblaient au moins avoir fait bonne impression à ce vieux général, comme s'il était le modèle-même des soldats impériaux. Le général resta devant lui et continua de parler aux soldats avec passion : « Le fort qu'on est en train d'attaquer, ce soir, c'est vous qui allez finir d'en prendre le contrôle. Ensuite, la réserve pourra suivre vos traces et prendre possession de toutes les batteries des alentours. Vous, il faut que vous soyez déterminés à vous jeter sur ce fort pour le frapper d'un coup d'un seul ! »

Alors qu'il parlait, le ton du général se fit plus enthousiaste et prit un accent un peu théâtral : « D'accord ? En chemin, n'arrêtez jamais d'avancer ! Ne tirez jamais ! Vous devez garder à l'esprit que vous êtes vous-mêmes des projectiles de chair, et vous devez foncer jusqu'à l'objectif ! C'est votre mission. Allez, du nerf ! »

Le général serra la main de Horio comme s'il voulait lui transmettre le sens de ces mots – *du nerf* – puis il continua sa route.

« C'est pas réjouissant... dit Horio à Taguchi d'un air matois en désignant des yeux le dos du général. Pas réjouissant, hein, de se faire serrer la main par ce vieillard ! »

Taguchi eut un sourire désabusé. Lorsque Horio vit cela, son cœur se serra sans qu'il sache pourquoi, comme s'il avait fait quelque chose d'impardonnable. En même temps, Horio trouva révoltant le sourire amer de son compagnon. Egi, qui se trouvait à côté, s'adressa soudain à lui : « Alors, qu'est-ce que ça fait d'être ~~xxxxxxx~~ contre une poignée de

main ?

– Ah, non, dis pas ça, tu commences à parler comme moi ! »

Cette fois-ci, ce fut au tour de Horio de ne pouvoir retenir un sourire amer.

« Tu te mets en colère parce que tu penses que tu t'es fait ****. Moi, je pense que je vais donner ma vie. »

Lorsqu'Egi prononça ces mots, Taguchi ajouta : « C'est ça. On donne tous notre vie pour la Patrie !

– Moi, je ne sais pas au nom de quoi, mais j'ai bien l'intention de le faire. Tu vois, quand on te vise avec *****, tu as le sentiment que tu pourrais accepter de te faire dépouiller de n'importe quoi ! »

Une sombre excitation se distinguait dans le mouvement des sourcils d'Egi.

« J'ai vraiment ce sentiment. Si un brigand te prend tout ton argent, il ne te dit pas *****. Mais, d'une façon ou d'une autre, nous, on va tous mourir. C'est que ***** ! Après tout, si on n'a pas d'autre choix que la mort, est-ce que ce n'est pas mieux de ***** avec grâce !? »

Alors que Horio, encore sous l'emprise de l'alcool, écoutait ces paroles, ses yeux se teintèrent d'une lueur de mépris vis-à-vis de ce sympathique compagnon d'armes. « Finalement, donner sa vie, qu'est-ce que ça représente ?... » Réfléchissant à cela, il leva les yeux au ciel, perdu dans ses pensées. Il décida alors que ce soir-là, il ne se laisserait pas distancer par les autres et que, pour honorer la poignée de main du général, il deviendrait lui-même un projectile de chair...

Cette nuit-là, à huit heures passées de quelques minutes, le soldat de classe supérieure Egi, touché par une grenade à main, s'effondra à mi-hauteur de la colline Songshu, le corps entièrement calciné. Un soldat des Tasuki blancs accourut entre les enchevêtrements de barbelés, criant quelque chose par intermittence. Voyant le cadavre de son camarade, il posa un pied sur son torse et éclata de rire. Un rire très fort — si fort qu'il retentit en échos terrifiants au milieu du tohu-bohu des coups de feu ennemis et amis.

« Banzai ! Vive le Japon ! Que les diables se soumettent ! Que les ennemis soient vaincus ! Vive le ^xe régiment ! Banzai ! Banzai ! »

Il criait ainsi sans relâche, agitant d'une main son fusil, et se moquait des explosions des grenades qui déchiraient l'obscurité devant lui. À la lueur de ces éclats, on pouvait reconnaître ce soldat probablement devenu fou pendant l'attaque après qu'une balle l'eut blessé à la tête : c'était le soldat de première classe Horio lui-même.

NOTES

1. Le général Nogi se suicide avec sa femme environ trois mois après le décès de l'empereur.
2. Après sa mort, le général Nogi est sanctifié. Il existe au Japon plusieurs sanctuaires shintoïstes portant son nom: *Nogi jinja* 乃木神社.
3. Voir l'article suivant : Nonaka Masayuki 野中雅行, *Junichirô Tanizaki no setsuwa yôshiki* 谷崎潤一郎の説話様式 (La forme du conte chez Junichirô Tanizaki), in *Komazawa kokubun*, n° 23, 1986, p. 151-166.

4. Lise Pouchelon (IrAsia) et moi-même

5. Le chapitre IV se situe pendant la septième année de l'ère Taishô, c'est à dire en 1918. La guerre russo-japonaise commence en 1904, soit quatorze ans plus tôt. Or dans le texte, Akutagawa écrit : « Le temps écoulé de plus de vingt ans » 「二十年余りの閑日月は」. On ne sait pas pourquoi l'écrivain a écrit « vingt ans ».

6. *Tasuki* 襷, ruban de tissu servant à retenir les manches d'un kimono, passant autour de chaque épaule et se croisant dans le dos. Les soldats portant l'uniforme militaire occidental n'ont pas besoin de porter le *tasuki*, mais ici, le port de ce tissu blanc représente l'esprit de sacrifice des anciens guerriers japonais de l'époque féodale.

7. Dans les œuvres complètes d'Akutagawa publiées par Chikuma Shobô 筑摩書房, les éditeurs ont mis dans les notes de *Shôgun* leur proposition d'interprétation des mots remplacés par des croix à cause de la censure.

8. *Songshushan* 松樹山, relief situé en Chine, à l'extrémité de la péninsule du Liaodong, au sud-ouest de la ville de Dalian et près de Lüshun (ville anciennement connue sous le nom de Port-Arthur).

9. *Yamatodamashii* 日本魂, « l'âme japonaise », est un terme destiné à désigner les valeurs et les caractéristiques spirituelles du peuple japonais. L'expression est née au cours de l'époque Heian pour distinguer l'esprit des indigènes au moment de l'intégration de diverses influences de la civilisation chinoise. Son sens a évolué au cours du temps et, à l'époque moderne, il est lié au nationalisme et au patriotisme japonais contre les pays occidentaux, et renvoie au courage des guerriers de l'époque féodale qui avaient l'esprit de sacrifice de soi.

10. Certains mots du texte original ont été censurés et remplacés par des croix à l'époque de sa parution : ici, ces croix sont gardées et leur nombre est doublé, car les phrases françaises sont généralement plus longues que les phrases japonaises.

11. Ici, la phrase en japonais peut être interprétée de deux façons opposées à cause de la censure : « その大なる×××にも、厭でも死ななければならぬのだった。..... ». Ceci peut être compris comme : « devaient mourir, même à contre-cœur, pour cette grande ×××××... » ou « devaient mourir, même à contrecœur, en dépit de cette grande ×××××... ».

12. Pendant la guerre russo-japonaise, de nombreux soldats souffrent du béribéri, maladie causée par une carence en vitamine B1. En effet, le riz blanc qu'on leur fait alors manger quotidiennement n'en contient pas à cause du polissage industriel des grains du riz. Pour remédier à cela, l'armée fournit à certains régiments du pain ou des nouilles de sarrasin à la place du riz blanc. Comme on considère au Japon que le riz blanc est le meilleur aliment qui soit, « le régiment du pain » a une connotation péjorative, comme si c'était un régiment inférieur aux autres.

13. *Lijiatun* 李家屯 désigne un lieu situé en Chine, sur une île du golfe de Corée, au nord-est de la ville de Dalian et de l'ancienne Port-Arthur.

AUTEURS

MAKIKO MATALON